

Santé

Le chef du service des soins palliatifs du CHU de Limoges publie *Vaincre la mort ou l'apprivoiser ?*

LIMOGES SANTÉ - MÉDECINE

Publié le 19/10/2018



« Je partage l'avis d'Anne De La Tour, présidente de la Société française de soins palliatifs, qui dit que la mort est plus facile à défier de loin que de près. J'invite ceux qui soutiennent l'euthanasie à bien réfléchir : les dérives, il y en aura si elle est un jour légalisée. Un cadre établi à un moment donné peut aussi être dépassé. » © Brigitte AZZOPARD

Les partisans de la légalisation de l'euthanasie trouveront sans doute à redire au livre de Dominique Grouille. Mais nul ne pourra enlever la sincérité de l'engagement de ce médecin au chevet des personnes en fin de vie.

En 2006, la cinquantaine bien tassée, Dominique Grouille fait un choix étonnant : il décide d'exercer dans le service des soins palliatifs du CHU de Limoges. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le médecin s'est senti revivre aux côtés de malades arrivés au bout de leur existence : parce qu'à leur chevet, le docteur Grouille retrouve un sens à son métier.

PUBLICITÉ



inRead invented by Teads

Anesthésiste-réanimateur pendant près de trente ans, il est, au début des années 2000, usé par des journées « stressantes, répétitives et épuisantes ». Il voit son travail au bloc opératoire comme une « corvée » où technicité et productivité ont pris le pas sur l'humain. Il frôle le burn-out. Un aveu issu de son ouvrage autobiographique, *Vaincre la mort ou l'apprivoiser ?*, où se mêlent anecdotes personnelles et professionnelles, réflexions sur la fin de vie et inquiétudes quant à une possible autorisation de l'euthanasie.

« Je ne suis pas croyant »

Une prise de position qui ne lui attirera pas des amis du côté des partisans de la légalisation de cette pratique et du suicide médicalement assisté. Mais Dominique Grouille n'en a cure – « je ne suis pas un "catho facho", d'ailleurs je ne suis pas croyant », confie-t-il –, s'appuyant sur son expérience de soignant. S'il a intégré le service, il y a douze ans, c'est pour y importer les techniques d'anesthésie locorégionales afin de répondre à la douleur des malades. Et si les soins palliatifs sont devenus une vocation, c'est parce qu'il y puise une relation avec les patients et leurs familles d'une intensité rare, sans fard, face à l'échéance prochaine.

A un confrère qui lui demande comment il pouvait supporter ce contact permanent avec des mourants, le docteur Grouille répond suivre parfois des patients pendant des mois, des années. « Tant qu'ils sont vivants, on les considère comme tels, précise-t-il. On est là pour apporter du bonus, de l'apaisement jusqu'au dernier souffle, pour les aider à réaliser des projets : un anniversaire à fêter, un week-end de retrouvailles avec des proches... La particularité des soins palliatifs est qu'on n'est pas dans l'échec. On sait déjà que la personne ne guérira pas, mais on peut encore prendre soin d'elle. »

Dans son service, on accompagne, on ne tue pas, rappelle-t-il. « Quand la fin approche, quand la souffrance morale ou physique est trop forte, on peut endormir le patient. Mais la sédation est soit proportionnée et progressive, avec une possibilité de reprendre conscience, soit profonde. Tout se fait au cas par cas. C'est un équilibre à trouver : on n'abrège pas la vie mais on ne fabrique pas non plus des agonies prolongées. Et il est faux de dire que les

gens meurent de faim et de soif. Parfois, l'alimentation artificielle et la perfusion d'hydratation augmentent la souffrance du malade, si ça passe dans les poumons par exemple, et s'apparentent à de la maltraitance. On en fait donc une utilisation raisonnée. »

Entre l'euthanasie et l'acharnement thérapeutique « qu'on a connus même si ça ne se disait pas », il y a donc une voie médiane et des solutions, que le docteur Grouille défend.

Rassuré

Impossible d'accompagner la fin des autres sans éprouver du chagrin – « On n'est pas des robots. L'équipe a aussi besoin de faire son deuil » – et sans penser à la sienne et à celle de ceux qu'on aime. Dominique Grouille a côtoyé la mort très tôt et souvent. La subissant personnellement : à l'âge de neuf ans, avec le décès de son père ; en 1981 lorsque son épouse perd leur premier bébé en fin de grossesse et manque de mourir d'une éclampsie. En commençant sa carrière au Samu, aussi : sur les lieux d'accidents routiers, aux urgences, il a régulièrement éprouvé un sentiment d'impuissance.

« Au début, j'avais peur de la mort, et comme tout le monde j'ai plutôt envie de mourir dans mon sommeil, paisiblement, mais travailler aux soins palliatifs m'a rassuré. Si l'on soulage les souffrances qui la précèdent, je pense que la mort n'est rien. »

A lire. Vaincre la mort ou l'appivoiser ?, par Dominique Grouille (Balland, 194 pages, 17 €).

Hélène Pommier

LIMOGES SANTÉ - MÉDECINE